

Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9^{ème})

Le Coin du Président Le Coin du Trésorier



Nous voici libérés depuis bientôt deux ans et, mes chers camarades, si au début de l'année passée nous étions pleins d'espoir, je me demande si nous devons être optimistes au seuil de cette nouvelle année pour le « Mouvement prisonnier ».

Faisons le point pour 1946 ; nous avons vu l'échec de l'Unité et la formation dans diverses régions d'association autonomes, notre droit au titre d'Anciens Combattants contesté et, en général, toutes nos revendications sombrer dans l'oubli. C'est tout juste si, ex-P. G., n'est pas synonyme d'embusqué.

Quelles sont les causes de ce résultat ? L'indifférence de beaucoup, l'intérêt de quelques-uns de nous mettre en « veilleuse » et surtout le manque de tolérance d'un grand nombre, ont fait d'un mouvement d'unanimité au début, un mouvement désordonné au cours de l'année passée.

Faut-il, malgré tout, être optimiste pour l'avenir ? Oui, il faut espérer, car 1947 verra se faire cette Unité, grâce à laquelle certaines revendications devront être prises en considération par les Pouvoirs publics et, enfin, nous deviendrons cette force que l'on craignait tout au début de notre libération et que l'on a essayé de briser.

A l'Amicale, cette Association dont nous sommes fiers, 1946 a donné des résultats au-dessus de nos espérances ; le nombre de ses adhérents a doublé, nous avons pu répondre à chaque demande de secours, de dépannage, et tous les camarades qui ont sollicité un service, ont eu satisfaction. Mais il y a encore malheureusement beaucoup à faire. Seule l'entraide peut sauver nos camarades en détresse.

Aussi, mes vœux les plus chers pour 1947, sont de voir se joindre à nous et se cristalliser les bonnes volontés de tous ceux qui vécurent avec nous ces cinq malheureuses années au Stalag II C.

Ch. DAMET.



Lors de l'Assemblée générale, je vous avais présenté un bilan provisoire de l'Amicale, portant sur un exercice de 10 mois, qui a été publié dans le précédent numéro de votre journal avec les commentaires qui se devaient.

Vous trouverez ci-dessous le compte rendu comptable de l'exercice complet pour 1946 faisant ressortir un déficit de 100.125 fr. 60 et un solde créditeur disponible de 88.944 fr. 10.

Bien que ce résultat ne soit pas brillant, il n'en est pas moins vrai que l'aide à nos camarades et à leurs familles (ce qui est le but primordial de notre Association), ressort pour une somme de plus de 100.000 francs et que, pour cette année, les frais de notre journal, qui représentent la plus grosse part, disparaîtront grâce à la générosité de notre ami Séguin qui les prend à sa charge.

Malgré cela, notre Amicale, qui était en rôdage, est bien partie tant au point de vue marche ascensionnelle du nombre des Adhérents qu'au point de vue organique.

Par suite de la suppression du service comptable de l'U.N.A.C. qui centralisait les fonds des diverses Amicales, il nous a fallu prendre tous les fonds en mains et, de ce fait, nous avons ouvert un compte courant chèque postal, ce qui a le double intérêt de n'avoir qu'un seul compte et, en cas de secours à distribuer d'urgence, de pouvoir envoyer rapidement un chèque postal à l'intéressé, chèque qui est payable dans les quarante-huit heures à domicile.

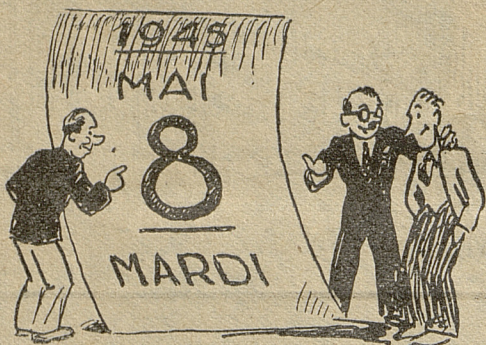
Vous avez tous dû recevoir une petite circulaire par laquelle le bureau, tout en vous présentant ses meilleurs vœux, vous recommandait également d'envoyer promptement votre cotisation pour 1947 à ce compte chèque postal, ce qui prouve qu'en toute circonstance, le trésorier ajoute toujours son petit grain de sel. Nous avons joint une formule toute prête pour l'envoi du montant de cette cotisation.

La raison pour laquelle nous avons agi de la sorte (et que vous connaissez tous), est que nous ne pouvons vivre sans vous ; nous faisons donc un appel général car l'année dernière certains se sont fait tirer l'oreille et ce n'est que par des appels réitérés, et pénibles pour nous, que ce devoir a été rempli au cours de l'année.

(Lire la suite page 4.)

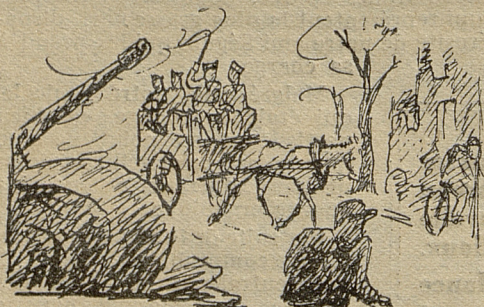
Fol P RES 402

UNE JOURNÉE SUR LES ROUTES POMÉRANIENNES



C'était le 8 mai 1945. Nous étions arrivés l'avant-veille dans le village de Retzin près de Löcknitz, ce village à l'entrée duquel était immobilisé un char « Tigre », qui a dû constituer pour tous ceux qui l'ont vu une véritable énigme. Percé de deux ou trois petits trous qui avaient suffi pour le mettre hors de combat, il était encore « habité » par un cadavre, celui du conducteur, semble-t-il. Ce cadavre, gisant au fond de l'étroite cabine, avait ceci de particulier, qu'il était en caleçon. Vu l'exiguïté des lieux le pantalon n'avait pu être enlevé à son possesseur. On est donc obligé de supposer que celui-ci était rentré incomplètement habillé dans ce qui devait devenir sa cellule mortuaire. Pour quelles raisons ? Que les Sherlock Holmes s'amuse à déchiffrer ce problème policier, s'ils le jugent digne d'intérêt. Il est vrai qu'on ne peut maintenant que formuler des hypothèses.

Nous étions restés un jour dans ce village, non pas pour essayer de résoudre « l'énigme du tankiste en caleçon », mais pour donner quelque repos à notre précieuse jument, à qui nous avions imposé déjà cinq étapes d'au moins quarante kilomètres chacune.

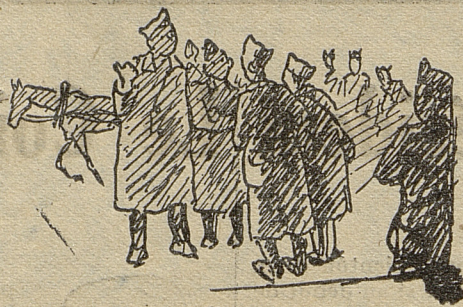


Nous partîmes donc ce 8 mai au matin pour une nouvelle étape qui devait être fertile en incidents. Perchés sur la voiture de boucher que René avait « réquisitionnée » à Greifswald — deux sur le siège avant et les quatre autres sur l'amoncellement de bagages qui remplissaient le coffre — les jambes pendantes, nous avions vraiment belle allure. D'un trot soutenu, lorsque la route n'était pas trop encombrée par la multitude de véhicules de tous genres qui se dirigeaient vers l'est, notre jument, nous emportait vers la France. A l'instar de Christophe Colomb, nous semblions avoir foi en la rotundité de la terre et chercher à en donner la preuve. Cependant telle n'était pas notre intention, mais il fallait se soumettre aux ordres des agents de la circulation.

L'étape commença sous d'assez fâcheux auspices. Nous n'avions fait que quelques centaines de mètres lorsque nous rencontrâmes venant en sens inverse, des voitures dont les occupants nous prodiguèrent des renseignements assez peu encourageants. « On ne pouvait traverser l'Oder à Stettin, les Russes obligeaient les prisonniers à travailler dans cette ville, on ne trouvait là-bas rien à manger, etc. » Mais comme saint Thomas, il nous fallait expérimenter pour croire, sachant quel crédit on devait accorder aux « bouteillons » ; il fut donc décidé que nous continuerions ; tant pis si nous courions vers des mésaventures ; d'ail-

leurs n'étions-nous pas immunisés contre les déceptions ?

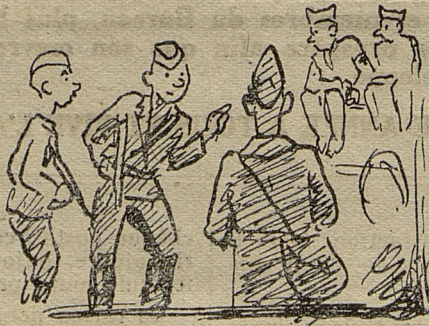
Bientôt nous reconnûmes que la route que l'on nous faisait suivre, n'était plus celle de Stettin, mais que nous nous dirigeions plus au sud, probablement vers Greifenhagen. Un danger était donc écarté et nous nous sentîmes un peu soulagés, car malgré tout, même quand on ne veut pas croire, on ne peut s'empêcher d'avoir quelques doutes et de se sentir étreint par une certaine angoisse, quand un malheur est annoncé. Plus allègrement nous poursuivîmes notre chemin et je suis sûr que le conducteur fouettait la jument



avec un entrain renouvelé. La carte consultée nous montra que, puisque Stettin n'était plus dans notre itinéraire, nous ne pouvions traverser l'Oder qu'à Greifenhagen. Nous coupâmes la fameuse autostrade de l'Est qui, en Poméranie orientale, avait tant effrayé nos camarades du II B, candidats ou non au kommando et qui avait tant fait souffrir ceux qui n'avaient pu y échapper.

C'est un peu après l'autostrade que se place un incident qui eût pu être catastrophique pour nous mais qui, heureusement, tourna à notre avantage.

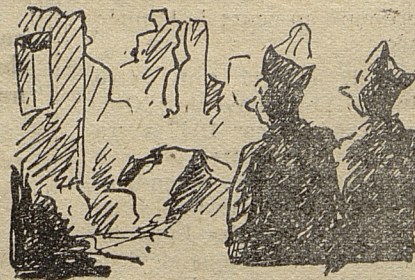
Dès la deuxième étape, c'est-à-dire aussitôt que nous eûmes quelque idée de ses possibilités, nous avions donné à notre jument l'habitude d'aller au trot ; il faut reconnaître d'ailleurs qu'elle y mettait une certaine bonne volonté, mais au grand désespoir de nos deux conducteurs attirés, elle semblait ne pas comprendre leurs encouragements, ni tenir compte de leurs stimulants pourtant réitérés : son trot n'était guère plus rapide qu'un bon pas et à aucun moment nous ne la vîmes s'énerver. Malgré tout, nous réussissions à doubler beaucoup d'autres véhicules et c'est certainement ce qui faillit causer notre perte. Regardant d'un air goguenard ceux que nous dépassions, fiers et heureux de constater que notre attelage était l'un des meilleurs sur cette route, nous allions sans nous en douter vers un désappointement que je ne saurais qualifier. A un moment donné, donc, voilà que trois soldats russes nous barrent la route ; la jument ne se fait pas prier pour s'arrêter. Rapidement nous comprenons ce que désirent nos amis, que nous ne nous faisons pas faute d'envoyer mentalement au diable ; ils se mettent en devoir d'examiner, en connaisseurs, je suppose, la dentition de notre bête. Nous jetons un coup d'œil dans les environs et nous voyons, arrêtée dans



un champ sur le bord de la route une haridelle que n'eût certainement pas désavouée Don Quichotte. C'était donc « cela » qui allait nous revenir en échange, car il n'y avait plus de doute, c'était

d'un troc qu'il s'agissait. Nous nous demandions déjà le nombre de kilomètres que nous allions pouvoir faire avant de voir notre future bête de trait s'affaler dans les brancards et crever dans un fossé, lorsque nous remarquons que nos trois Russes prennent soudain un intérêt particulier aux occupants de la voiture. Leurs regards se fixent sur les brassards blancs à croix rouge que certains d'entre nous portent assez ostensiblement. Ils s'approchent et, par une mimique expressive, l'un d'eux nous fait comprendre que son camarade est atteint d'une maladie qu'il est convenu de qualifier de honteuse. Un rapide conseil se tient alors entre nous. Raymond, notre infirmier, avait bien emporté un certain nombre de médicaments susceptibles d'apaiser une migraine, un mal de gorge ou un dérangement de l'appareil digestif ; il s'était dit qu'un accident était toujours possible, et il s'était en conséquence, muni de paquets de pansements, mais il n'avait pas prévu, qu'un accident du genre de celui que l'on nous demandait de soigner, pût nous arriver. Il faut pourtant donner quelque chose : c'est le seul moyen de nous concilier les bonnes grâces de nos trois lascars et, partant, de conserver notre jument. L'un de nous propose de sacrifier quelques comprimés d'aspirine : si cela ne guérit pas notre patient ça ne lui fera toujours pas de mal. Aussitôt dit, aussitôt fait. Raymond tire d'une boîte six comprimés et, avec force gestes, explique à son client occasionnel qu'il doit en prendre deux par jour. Comme nous ne demandons qu'à leur faire plaisir, nous éprouvons même ensuite une certaine satisfaction à constater que celui qui avait sollicité nos soins pour son camarade les désire aussi pour lui-même. Est-il atteint ou bien prend-il des précautions ? Nous ne demandons pas d'explications : nous donnons immédiatement les six comprimés nécessaires. Si nous ne sommes pas très fiers de recevoir les remerciements, qui nous sont prodigués et que nous n'avons pas mérités, nous ressentons le plaisir que l'on devine à voir partir nos gaillards. Que l'on nous pardonne cette petite supercherie : elle était indispensable pour la poursuite de notre route. Douze comprimés d'aspirine nous valurent de garder un cheval qui nous traîna encore sur plus de deux cents kilomètres.

Bientôt, du sommet d'une colline, nous pûmes apercevoir l'Oder. La route en lacets traversait un petit bois. Là, un spectacle dantesque s'offrit



à nos regards ; ce que nos pères n'avaient malheureusement que trop vu, pendant la guerre 14-18, dans les Vosges, autour de Verdun, ou en Artois, se présentait à nos yeux horrifiés : arbres déchiquetés levant vers le ciel leurs moignons en un geste de supplication, de malédiction ou de menace, maisons qui n'étaient plus que d'informes amoncellements de briques et de pierres, débris de ferraille qui avaient été des canons, des mortiers, des mitrailleuses, engins de destruction détruits, terre bouleversée, creusée, labourée plus profondément que par la plus puissante charrue, tranchées à moitié comblées au fond desquelles gisaient encore des cadavres d'Allemands et dont on ne pouvait même plus distinguer le tracé, voilà ce qu'il restait du dernier lieu où les troupes d'Hitler avaient encore une fois vainement essayé d'enrayer l'avance implacable des armées soviétiques. Nous pensions à l'orgueil démesuré ou à la folie criminelle de cet homme qui, sûr de périr, n'avait pas hésité à entraîner la plus grande partie possible de son peuple dans la tombe. Lui fallait-il donc

(Lire la suite page 5.)

LISTE DES ADHÉRENTS DE L'AMICALE DU STALAG II C

Abazion Charles, Aernoudt Gaston, Aftelion Mac-Murray Michel, Alaphilippe Marcel, Alby Gilbert, Alissant Julien, Alla René, Amar Léon, Amours Raymond, Amigorena Etienne, Andrieu Manuel, Angelliaume Marcel, Anglaret René, André Maurice, Antoine Henri, Archambault Pierre, Armand Louis, Arnaud Norbert, Arnaux Auguste, Astruc René, Aubry Raphaël, Auclair Georges, Audebert Gaston, Audegond Adolphe, Audin André, Audin Claude, Auguste André, Aulagnier Robert, Auroseau Fernand, Autin Jacques, Auzet Antoine, Auzie Pierre, Aveline Adrien, Averseng Jean.

Bachère André, Bacqué Fernand, Baderot Armand, Badonnel Gilbert, Bagdassarian Jacques, Baillon Roger, Balny Louis, Banville Raoul, Baratte Joseph, Barbet Jacques, Barbleux Eugène, Barbot Henri, Bard René, Bardet Louis, Baron Michel, Barreau Julien, Barreau Marius, Bartoli Louis, Bassa André, Basso-Bert Pierre, Bastide René, Bastien Paul, Bastien René, Bauby Paul, Baudevin Jacques, Baudoin René, Baudson René, Bazarne Henri, Bazille René, Bazin Léon, Bazureau Armand, Beauchamp Abel, Beauvils Emile, Beauvils Jean, Beaufort Julien, Becker Raymond, Bellanger Jacques, Bellanger Louis, Bellanger Marcel, Bellard Gaston, Bellegarde Gaston, Beltzer Maxime, Bénard Georges, Benjamin Roger, Benoist Henri, Benoist Henri, Benoit Louis, Berdrin Albert, Bergeon Jean, Berger André, Bernard Alexandre, Bernard André, Bernard Georges, Bernard Louis, Bernard Michel, Bernard Roger, de Bernis-Calvière Adolphe, de Berroeta, Berthier Ludovic, Bertin Antoine, Berton Emile, Bertrand Georges, Bertrand Henri, Besombes André, Besset Pierre, Besson Marcel, Beyrand Georges, Biava Oscar, Bicard Marcel, Bidault Georges, Bignet Charles, Biguinet René, Billon Adrien, Birgy Edouard, Biaevoet Marcel, Blanchard Julien, Blanquart Harry, Blazin Roger, Boffe Antoine, Boisard Armand, Boivin René, Bolard Henri, Bolotte Adrien, Bondonnat Louis, Bonin Maurice, Bonnet François, Bonnin Armand, Bonnin Jeanne (veuve), Boquet Jacques, Bordes Oscar, Bories Gabriel, Borrel Ray-

mond, Bosc Marcel, Bothorel René, Bouce Pascal, Bouchez Edmond, Bouco Fernand, Boudet René, Bouet Maurice, Boulmies Pierre, Bourdonnais, Bourguet Pierre, Bourie Pierre, Bourin François, Boulais Pierre, Boulay Charles, Bourg Marcel, Bourhis Prosper, Boutonnet Henri, Bouvar René, Bouvelle Eugène, Bouvier Maurice, Bouville Emile, Bouix Fernand, Boyance Jean, Brailly Charles, Brassac Louis, Breton Edouard, Bretonnet Pierre, Breinlen Aimé, Briand Yves, Bricod Marius, Bricot Etienne, Bricout Jourdan, Brisset Eugène, Briys Fernand, Brochier Paul, Brochot Emile, Brun Léon, Brunet Paul, Brunet Auguste, Brunet Pierre, Bruyère Marcel, Bugenne Albert, Buisson Ernest,

Buissonnière Roger, Burdeyron Jean, Cabanie Henri, Cagnard Gaston, Caillette Robert, Calvet Robert, Camus Louis, Canaple Michel, Capitaine Jean, Caplat Jean, Carbuccia Pierre, Caribaux Georges, Carpentier Jacques, Carrion, Alphonse, Carro Gustave, Cathala Louis, Cauchois Germain, Caudrelier Emile, Cauvet Jérôme, Cecillon Louis, Cerisier Gabriel, Chagnat René, Chaleil Robert, Chalmin Georges, Champagne Pierre, Chancelier Joseph, Chandelier Marcel, Charbonneau René, Charles André, Charles Georges, Charles Gustave, Charoy Jean, Charpentier Camille, Chastagnol, Chastel Joseph, Chautard Ernest, Chauveau Lucien, Chauvin Moïse, Cheminot Georges, Chenevier Alfred

Chenière Léon, Chéreau Jean, Chevallier Paul, Chevalier Paul, Chevigny Gaston, Chèvre Pierre, Chevre Jean, Chignardet Gaston, Chipon Roger, Chipot René, Clarke Paul, Clément Maurice, Clerc Georges, Coillaux Emile, Colas Paul, Colin (Veuve), Collet Jean, Collet Paul, Comte Emile, Consigli François, Coppin Louis, Corbeau Henri, Corbel Yves, Cornet Robert, Cornu Pierre, Costedoat Roger, Cotelle Jacques, Coudray Roger, Coumagnac Jean, Cours François, Crenier François, Cressonnier Georges, Cresta Jean, Creusot Constant, Cristine Roger, Cuche Henri, Curt Marcel.

Dagneaux Marcel, Dalois Charles, Daloz Fernand, Damet Charles, Damne Jean, Dampffoffer Jean, Dantin André, Daubannay André, Dumas André, David André, David Raymond, Davois Maurice, Daye Roger, Debailleux Marcel, Debin Gabriel, Debraude Georges, Decellas Marcel, Dechaud Albert, Decocq Albert, Decotte Marcel, Defaux Jules, Defaye Marcel, Defontaine Clément, Degouy Charles, Degroard Jean, Delabre Claudius, Delacroix Raymond, Delanne Jean, Delarue René, Del Campo Fernand, Delignières Bernard, Delmont Roger, Delorme Gaston, Delotte Oswald, Delprat André, Del Rio Georges, Demi Armand, Demon Roger, Denis André, Denis Camille, Denis Robert, Deperne Guy, Deschaseaux Georges, Descuns Gaston, Deshayes Marin, Detoc Roger, Deurin Charles, Devaux Gaston, Devilleneuve Henri, Dhilly Maurice, Dillies Robert, Dinay Lucien, Dirninger François, Doerr Paul, Dollois Raymond, Dorido Simon, Douvrin Robert, Druet Maurice, Drouet Albert, Drouet Simone (Mme), Duault Gervais, Dubois Bernard, Dubois René, Dubray André, Dubuc Roger, Dubus Charles, Duchamp Auguste, Duchanoy René, Duchêne Jean, Dufosse Maurice, Dufour René, Dugast Armand, Duhuy Paul, Dumand Pierre, Dumas André, Dumas Georges, Dumesnil Roger, Dumont Jacques, Dupont René, Dupuy Roger, Duquet Paul, Duquet Herbert, Durand Antonin, Duret Pierre, Durieux Roger, Duthel Louis, Dutot André, Dutrey Maurice, Duverger Alfred.



RÉUNIONS AU CAFÉ BIARD

Nos réunions du premier mercredi du mois au Café Biard, 3, rue Auber (métro Opéra), ne sont pas supprimées ; seule, celle du mercredi 1^{er} janvier n'a pu avoir lieu en raison de la date.

Nous regrettons qu'elles soient si peu suivies, aussi convions-nous tous les Parisiens et les provinciaux de passage à Paris à y participer afin de rencontrer des camarades, de renouer des liens et de se faire une idée de la vie de l'Amicale.

(A suivre).

DANS LE COURRIER

Le Bureau remercie chaleureusement tous les camarades qui, au dos de leur chèque ou de leur mandat, lui ont présenté leurs vœux pour la nouvelle année. Les citer tous nous mènerait trop loin.

Il remercie également de tout cœur ceux qui lui ont envoyé des cartes particulières : nos camarades Delignières, Del Rio, Dumesnil, Meilley, Oppermann et il se fait un devoir de transmettre à tous les membres de l'Amicale les bons souhaits ainsi reçus.

De son côté, notre ancien président et ami, Roger Buissonnière, écrit :

« A tous, mes vœux les plus sincères pour une bonne et heureuse année. Vive l'Amicale ! »

« A tous les « copains » qui m'adressent leurs souhaits, trop nombreux pour que je puisse répondre à chacun, mes sincères remerciements et, en retour, que 1947 apporte la réalisation de tous leurs désirs. »

Où, mon cher Buissonnière : que vive l'Amicale ! Nous les pères adoptifs de ton « enfant » mettrons tout en œuvre pour que cela soit. Aie

confiance en nous ; si nous ne réussissons pas à la rendre grande, forte et belle, c'est qu'il y aura une impossibilité absolue.

Au sujet de la question de l'Unité pour laquelle nous avons sollicité l'avis de tous nos membres, nous n'avons reçu que deux lettres.

Entre autres choses l'un dit :

« A mon avis, je ne pense pas qu'il faille fusionner à plein avec la F. N. P. G. Cette dernière me fait l'impression de devenir un « trust » où nous n'aurons qu'à fermer notre g... Politique, appétits privés sous le couvert de la devise « Unis comme au camp ». Kif. Kif. Légion vosgienne U. N. C., etc. après l'autre dernière mondiale « Unis comme au front » et les individualités se font dévorer irrémédiablement par une poignée de partisans acharnés de l'assiette au beurre. »

Et le deuxième :

« Pour l'Unité, je réponds Non... car j'ai refusé d'adhérer à la Section locale et par là, à la Fédération de l'A. P. G. »

« J'attendrai certainement longtemps pour voir réaliser ce vœu ; voir se fonder une association

des A. P. G. groupant tous les libérés par l'avance alliée auxquels pourraient se joindre tous les évadés d'Allemagne, cela sans distinction d'opinions, mais rejetant de ses rangs tous ceux ayant failli à l'honneur prisonnier... »

Nous sommes obligés de constater que si le nombre des chauds partisans de cette Unité s'est révélé nul, celui des farouches adversaires est minime. Que devons-nous en conclure ? Que vous laissez au Bureau les mains libres et que vous lui faites entièrement confiance pour régler cette question ? Cette quasi-unanimité dans l'abstention nous invite à le croire. Merci de cette foi en la sagesse de notre jugement et en notre sens de l'opportunité ; soyez assurés que vous ne serez pas trahis.

Notre ami Paul Ropagnol présente à tous les camarades du II C ses meilleurs vœux pour la nouvelle année. Etant continuellement en voyage, il espère faire une visite à beaucoup d'entre vous, et souhaite que le meilleur accueil lui soit réservé.

Le Secrétaire.

LE COIN DU TRÉSORIER

(Suite de la première page.)

En 1947, pas d'excuse (à moins d'un cas de force majeure) car tous vous avez été touchés par la circulaire et la formule sur laquelle vous n'avez que le montant à inscrire, ce qui vous évitera perte de temps et oubli.

Le rôle du trésorier est un rôle toujours ingrat car, à l'instar de M. Philip, il est toujours en action pour « taper » et remplir la caisse mais les camarades sachant l'emploi qui est fait de leurs cotisations n'hésiteront pas un seul instant et s'acquitteront très vite de cette obligation envers leur Amicale. Ils voudront bien m'excuser si je n'applique pas les 5 % et à tous, d'avance, je dis merci.

N.-B. — Entre le moment où cet article a été écrit et sa publication, les mandats chèques postaux ont afflué et cela nous montre que les camarades ont compris, mais nous avons reçu quelques lettres d'anciens adhérents qui invoquant la maladie

A TOUS LES ADHÉRENTS

Afin de réduire les frais de bureau, le trésorier n'enverra plus dorénavant d'accusé de réception de la cotisation; la nouvelle carte en tiendra lieu. Vous saurez donc que nous avons en notre possession votre mandat lorsque vous recevrez votre carte de 1947.

OU PASSE L'ARGENT ?

Ce petit slogan bien connu n'a pas toujours de réponse dans le monde administratif, mais dans notre Amicale, il est bon de signaler quelques exemples d'emploi de votre argent, pour les premiers jours de janvier.

Un camarade, père de trois enfants, dont la famille est dans un état de santé fort précaire, est venu nous voir; après l'avoir remonté moralement, nous lui avons remis un colis et un petit billet, puis nous nous sommes débrouillés pour qu'un de ses jeunes enfants puisse partir dans une maison de repos; nous avons réussi à trouver les concours nécessaires et avons pu envoyer l'enfant passer trois mois complets à Arcachon. Inutile de vous indiquer la part pécuniaire de l'Amicale en cela.

Un camarade hospitalisé dans un sana, nous écrit; quarante-huit heures après son S.O.S., un colis de linge lui était envoyé et une aide matérielle suivait.

Un autre, sans ressources, nous fait parvenir une triste lettre; aussitôt colis et argent, après enquête rapide préliminaire, sont envoyés.

Un quatrième, ayant besoin d'un prêt, nous le lui avons consenti.

Un cinquième, etc..

Et cela est votre œuvre, à vous, mes chers camarades.

LE TRÉSORIER.

Nous vous rappelons que nos permanences ont lieu tous les mardis et vendredis, de 18 heures à 20 heures, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e). (Métro Chaussée-d'Antin ou Trinité.)

ou le manque de travail que nous espérons momentanés, nous écrivons en nous demandant leur radiation ne pouvant régler leur cotisation. Que les camarades sachent bien que pour les raisons ci-dessus l'Amicale ne radiera jamais un de ses membres et qu'il recevra, malgré son impossibilité de régler sa cotisation, sa carte pour l'année en cours et que, s'il a besoin de nous, c'est avec grand plaisir que nous nous mettrons à sa disposition.

ADDITIF AU BILAN PRÉSENTÉ A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE du 27 octobre 1946.

(Période du 1^{er} novembre au 31 décembre 46.)

Recettes	
Cotisations et dons	13.565 fr.
Vente d'insignes	2.510 »
Publicité	115 »
Remboursement de prêt ...	5.000 »
Déficit	2.414 »
	23.604 fr.

Dépenses	
Frais de secrétariat	6.391 fr.
Secours accordés	10.750 »
Timbres	1.475 »
Loyer	2.900 »
Frais d'envoi de journal ...	2.088 »
	23.604 fr.

SITUATION DÉFINITIVE DE L'EXERCICE 1946

Recettes	
Bénéfice d'une soirée	8.778 fr.
Subvention de l'O.F.I. II B. ...	19.500 »
Ventes d'insignes	7.413 »
Publicité	1.115 »
Cotisations et dons (dont 5.920 pour 1947)	118.605 »
Intérêts créditeurs	2.497 50
	157.908 50
Déficit de l'exercice ..	100.125 60
	258.034 10

Dépenses	
Frais de bureau	15.760 fr.
Frais de secrétariat	20.850 »
Achat d'insignes	15.369 »
Location de salle	1.200 »
Cotisation à l'U.N.A.C.	3.500 »
Prêt d'honneur	10.500 »
Achat de couronnes	3.800 »
Frais de timbres	9.817 80
Journal	60.737 30
Secours	113.600 »
Loyer	2.900 »
	258.034 10

En caisse au 30 septembre 1945	189.069 70
Déficit 1946	100.125 60
Solde disponible	88.944 10
	=====

BILAN AU 31 DÉCEMBRE 1946

Actif	
Compte ressources extérieures ..	8.318 70
Compte espèces	4.825 40
Compte chèque postal	75.800 »
	88.944 10
Avoir au 31-12-1946	88.944 10
	=====

ROBERT TARIN.

UNE HISTOIRE MARSEILLAISE

LE SIDE-CAR

Un jour, Marius arrive au Café de la Cannebière avec un side-car magnifique.

César qui est là, l'attendant pour le pastis, lui dit :

« Coquin de sort, d'où as-tu sorti cet engin, Marius ? »

— Mais, je l'ai acheté pour une poignée d'olives, répond Marius et il lui propose d'aller faire un tour.

— Oh ! non, fait César, on doit se « casser la gueule » à tous les coins de rue, avec ça.

— Mais non, dit l'autre, j'irai doucement pour toi.

— Alors, si tu me prends par les sentiments, j'accepte. »

Et les voilà partis. Ils arrivent bientôt à Toulon : ils avaient fait du 50 à l'heure.

Marius arrête sa machine et regarde César qu'il voit suant à grosses gouttes. Il lui demande si ça va, mais n'obtient pas de réponse. Il remet en marche. Ils arrivent rapidement à Cannes car il avait fait du 90. Une nouvelle fois, Marius regarde César qu'il trouve tout pâle et tout en nage. Il lui pose la même question mais pas davantage de réponse. Alors il se dit :

« Pour moi, ça doit être un fou de la vitesse. Il faut que je sache à tout prix si ma machine marche. »

Ils repartent dans la plaine du littoral où la route est comme un billard; Marius pousse jusqu'à 100, 120, 130 à l'heure. En un clin d'œil, ils sont à Nice et s'arrêtent sur la place Masséna. Marius regarde dans le panier.

« Oh ! bonne mère ! » César est vert; ses vêtements sont en lambeaux.

Alors Marius pose pour la troisième fois la même question mais pas plus que précédemment il n'obtient de réponse. Il prend un seau d'eau et le jette à la figure de César qui revient à lui petit à petit.

D'un coup, César se lève, se croise les bras; ses yeux lancent des éclairs et Marius l'entend vociférer :

« Dis donc, espèce de grand saligaud, tu oses me demander si ta machine marche ? Mais, malheureux de toi, depuis Marseille, je suis à pied.

Il manquait le fond au panier.

Jean CRESTA (Cannes)

PETITES ANNONCES

SOCIÉTÉ "LE TOURISTE"
VÊTEMENTS IMPERMÉABLES en tous genres
87, boulevard Magenta, 87, PARIS

HOTEL DE FRANCE
MONT-LOUIS (P.-O.) 1600 m. d'altitude
J. ESCARO
Propriétaire
Garage - Chauffage Central - Dernier Confort
Téléphone : 20

J. DAMPFHOFFER,
Tailleur
71, rue Royale, VERSAILLES (S.&O.)

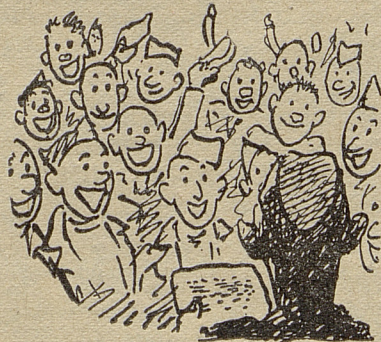
TIMBRES : Achat, Vente, Échange
P. BOULAIS
7, rue Vidal-de-la-Blache, PARIS (20^e)

UNE JOURNÉE SUR LES ROUTES POMÉRANIENNES

(SUITE DE LA PAGE 2)

une telle escorte pour entreprendre le grand voyage ? Nous eûmes tout loisir pour méditer sur les horreurs de la guerre, sur l'absurdité et la cruauté des hommes, puisque le pont provisoire établi sur l'Oder était momentanément barré. On nous pria de nous ranger dans un terrain à droite de la route et d'attendre dix heures du soir pour traverser le fleuve. Naturellement, c'était par centaines que l'on pouvait compter les véhicules de toutes sortes qui, comme le nôtre, stationnaient : Polonais, Ukrainiens, Baltes regagnaient leur pays, mais plus heureux que nous, ils ne lui tournaient pas le dos. Comme il était près de midi, nous nous mîmes en devoir de faire notre cuisine, sur un foyer de fortune entre deux pierres ; ce ne fut d'ailleurs que très difficilement que nous pûmes nous procurer du bois sec ; même dans les décombres des maisons il ne restait plus la moindre parcelle de poutre : c'est dire que nous n'étions pas les premiers à nous arrêter là. Notre repas terminé, un repas composé de pommes de terre et d'un excellent gigot d'agneau que nous avions préparé la veille dans le four d'une bonne cuisinière, mais que nous n'avions pu déguster comme il se devait, n'ayant pas de pain, il ne nous restait plus qu'à attendre la nuit. Visiter le campement de nomades que nous formions, essayer de voir si quelques camarades ne se trouvaient pas dans cette cohue, faire une visite aux sentinelles russes qui gardaient le pont, regarder la ville de Greifenhagen dans le lointain sur le deuxième bras du fleuve que nous pouvions deviner, voilà quelles furent pendant quatre ou cinq heures nos principales occupations.

Malgré notre joie d'être libres enfin, nous ne pouvions réprimer une certaine anxiété en pensant que nous avions encore à traverser une partie de l'Allemagne orientale, puis toute la Pologne et enfin l'ouest de la Russie, du nord au sud, car maintenant cela ne faisait plus de doute, nous allions être rapatriés par Odessa. Combien de semaines cela nous demanderait-il ? Nous n'osions formuler un pronostic. Et puis, quelles difficultés rencontrerions-nous ? Notre jument résisterait-elle ? Pourrions-nous la conserver ? Trouverions-nous notre subsistance dans un pays qui n'allait plus être un pays ennemi et dans lequel nous n'aurions plus « tous les droits » ? En d'autres circonstances l'aventure ne nous aurait pas déplié, mais nous n'étions pas dans des dispositions d'esprit telles que nous la souhaitions maintenant. N'était-il d'ailleurs pas normal, qu'après

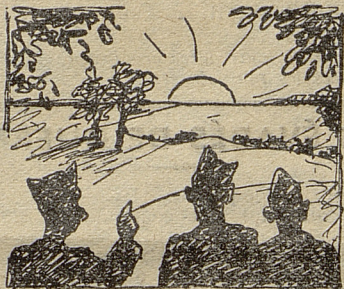


cinq ans d'absence, nous ne demandions qu'à rentrer le plus vite possible chez nous ? Les voyages c'est très beau, nous disions-nous, mais celui que nous avons effectué en juillet 1940, ne nous avait guère réussi. Nous craignons donc celui-ci. A aucun moment depuis huit jours que nous étions en route nous n'avions senti comme en cet après-midi du 8 mai, un tel serrement de cœur. L'Oder pour nous était comme une barrière séparant notre Occident de l'Orient inconnu et lointain. Et cette barrière nous allions la franchir... Le matin même, nous avions peur de ne pas passer, maintenant que nous étions à pied-d'œuvre, il n'eût certainement pas été nécessaire de nous interroger longuement pour que nous ayons eu notre préférence de rester de ce côté-ci. Cependant notre décision était prise irrévocablement : nous n'aterririons pas. D'ailleurs aucun de nous n'eût osé proposer un changement dans notre attitude.

Done, patiemment, nous attendions, lorsque vers cinq heures nous voyons un attroupement se former devant le pont ; nous y courons et nous

nous trouvons en présence d'un officier russe, qui un papier à la main, nous apprend que l'armistice est signé et, en conséquence, donne l'ordre à tous les Français, Belges et Italiens, de ne pas entrer en « territoire polonais », de rebrousser chemin et d'aller rejoindre les Américains. Ah ! il n'a pas besoin d'appeler la garde pour qu'il y ait à cela un commencement d'exécution. Comme il comble bien les vœux les plus intimes de chacun de nous ! Je suis sûr que les plus aventureux d'entre nous, sentent alors leur cœur battre plus régulièrement dans leur poitrine dégagee de toute oppression et leurs idées se teinter de rose dans leur cervelle débarrassée des sombres nuées.

Sans demander d'explications, nous montons dans la voiture, fouettons la jument et, joyeux comme des gens qui voient leurs souhaits réalisés, repartons sur la route que nous avions parcourue le matin. Très vite d'ailleurs notre équipage prend la tête du nouveau convoi. Avec confiance, tellement tout nous réussit, nous abordons la zone dangereuse, celle où nous avons été arrêtés. Nous ne tardons pas à voir apparaître nos trois Russes dans une vieille « guimbarde » trainée par leur rossinant ; ils sont heureux eux aussi, puisqu'ils chantent accompagnés à l'accordéon. Se sentent-ils mieux ? Ont-ils foi en la vertu de nos remèdes et sont-ils soulagés par suggestion ? Ou, plus vraisemblablement, extériorisent-ils leur joie à la nou-



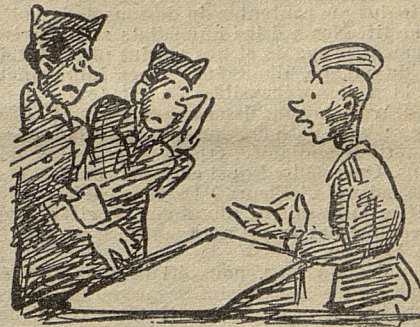
velle de l'armistice ? Nous nous gardons bien de le leur demander. Toujours est-il qu'ils nous reconnaissent et nous envoient de la voix (je le suppose, du moins) et du geste (je peux le certifier, des salutations chaleureuses. Nous répondons et continuons gaillardement à rouler vers l'ouest.

Maintenant nous accompagnons le soleil dans sa course. Dans le prolongement exact de notre route, nous voyons son disque rouge qui est pour nous ce que le phare est au marin ! Il semble nous appeler amicalement, nous inviter avec cordialité à le suivre, nous dire enfin : « Chaque soir, à la même heure, je serai là, pour vous montrer si vous n'avez pas dévié de votre direction, venez vers moi. » Comme nous le regardons avec amour, ce soleil qui est encore haut dans le ciel de France et qui nous indique si complaisamment le chemin de notre Patrie !

La nuit tombe ; jamais encore nous n'avons marché si tard, mais nous tenons à être les premiers. Près de l'autostrade que nous revoyons, nous traversons un village où nous ne voulons pas nous arrêter. « Allons jusqu'au prochain ; c'est Penkun. Encore trois ou quatre kilomètres. Tant pis si nous ne pouvons pas nous installer confortablement et manger à notre aise. » Nous sommes tellement contents que quelques petits



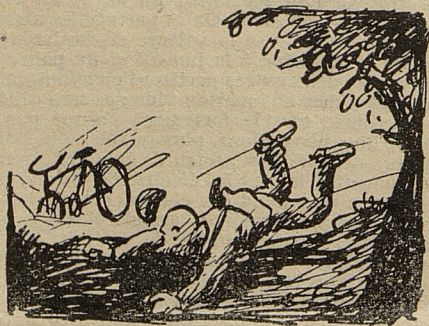
désagréments ne pourront altérer notre bonne humeur. Il fait maintenant complètement noir, la jument doit être fatiguée ; il serait prudent de camper bientôt, car il faut qu'elle nous mène jusqu'à l'Elbe. Quelques maisons, une barrière en



travers de la route, une sentinelle russe qui ne fait aucune difficulté pour nous ouvrir la voie : nous voilà dans Penkun. Au travail maintenant pour trouver non seulement un gîte mais de la nourriture pour la bête. On se partage les tâches : quatre resteront avec la voiture et essaieront de procurer de l'avoine à la jument et du pain à ses maîtres ; les deux autres partiront en avant-garde, afin de chercher une maison vide ; ce sera difficile car le village semble fortement occupé par les Russes. Plus nous allons, plus ce rôle nous paraît d'ailleurs délicat. Il y a bien de très belles villas, parfaitement éclairées à l'électricité, même, mais dans toutes on entend des chants, des cris et des rires ; la rue est bordée de grands placards avec d'imposantes photographies de célébrités soviétiques. Penkun contient certainement un quartier général où l'on fête comme il se doit la victoire. Il n'y aura rien pour nous en cet endroit. Nous allons toujours ; l'inquiétude commence à nous gagner. Enfin une diversion... Un soldat russe en armes nous arrête. Nous éprouvons à la voir une certaine satisfaction car nous nous sentions gênés d'entendre tant de monde et de ne voir personne. Et puis peut-être va-t-il nous tirer d'embarras. Il nous parle, nous ne distinguons qu'un mot : « papier ». Nous déclinons notre qualité d'anciens prisonniers français. Cela ne lui convient pas. Il s'évertue à nous faire comprendre ce qu'il désire, mais en vain. En désespoir de cause il se décide à nous conduire à l'un de ses chefs, qui peut-être sera plus heureux que lui. Pour cela il faut quitter la route, prendre une ruelle et entrer dans une maison où sont réunis une quinzaine de joyeux soldats : le poste de garde. Cela ne fait guère notre affaire. Et si nos camarades que nous avons laissés derrière, passent en ce moment ? Nous les perdons inmanquablement et avec eux notre paquetage. Mais qu'y faire ? L'accueil est cordial, le chef se présente, nous interroge ; encore une fois, le mot « papier » est le seul que nous puissions comprendre. Nous montrons nos plaques d'immatriculation française et allemande, nos cartes d'identité même, mais rien de cela ne l'intéresse. Ça prouve du moins que nous ne sommes pas considérés comme des suspects et cela nous tranquillise dans une certaine mesure, mais nous voudrions bien sortir cependant ; les minutes nous semblent des heures, nos camarades sont sûrement passés et continuent leur route. Enfin une idée jaillit. Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt ! C'est l'autorisation de camper dans le village qu'on nous demande. Naturellement nous ne l'avons pas et l'expliquons tant bien que mal. Le chef dit alors quelques mots à un soldat qui nous fait signe de le suivre et nous conduit vers la route. D'un simple geste il nous indique d'avoir à poursuivre notre chemin. Où sont nos camarades ? Encore en arrière ou bien partis dans la direction que l'homme nous montre ? D'ailleurs nous n'avons pas à choisir, il faut aller de l'avant. L'horreur de notre situation nous apparaît. Sans ressources, sans attelage, nous allons être obligés de continuer notre route. Comment retrouver les autres dans cette obscurité ? Mais, oh ! bonheur ! un roulement de voiture se fait entendre tout à coup, tout près de nous, et nous voyons surgir de la nuit notre équipage au complet. Notre joie ne connaît plus de bornes. Nous avons été « veinards »

toute la journée et ça continue... Nous expliquons ce qui arrive et sans demander notre reste, nous montons en voiture et nous en allons plus loin. D'ailleurs quelques centaines de mètres après la sortie du village nous avons la chance de trouver une maison dont la cour est déjà garnie de véhicules, de chevaux et de gens. Des Polonais y ont élu domicile pour la nuit ; nous nous joignons à eux. La cuisine fut vite faite ce soir-là. « Les émotions creusent », dit-on, mais il faut croire en compensation que la joie nourrit car, aucun de nous ne jugea nécessaire de prendre un repas substantiel ; il est vrai qu'il était très tard, et que nous n'aspirions plus qu'au sommeil. Dormir ! Comment l'eussions-nous pu cependant ! Pour ma part je dus me contenter du dessous de la voiture comme lit. Nos voisins immédiats se montrèrent légèrement bruyants et nos voisins plus lointains, ceux du village, d'une turbulence inimaginable, mais bien compréhensible. Ce fut toute la nuit un vacarme assourdissant qui parvint à nos oreilles : haut-parleurs hurlant des chansons ou une musique endiablée, cris de tous genres, détonations. Quel délire ! quel enthousiasme ! N'était-ce pas naturel d'ailleurs ? De tous côtés des feux d'artifice jaillissaient, illuminant le ciel et crépitaient comme des armes automatiques au plus fort d'une bataille.

Au point du jour, nous étions tous éveillés... et pour cause. Nos voisins se préparant déjà au départ, commençaient leur tintamarre et deux Russes, qui, en l'honneur de l'armistice, durant la nuit, avaient dû donner à la bouteille de vodka de nombreux et longs baisers, se chargèrent de battre la diane. L'un d'eux à bicyclette, fonça



dans une mare ; mais « il y a un Dieu pour les ivrognes » assure-t-on ; seule la bicyclette roula dans l'eau, son possesseur tombant à terre sur le bord. Le second voulant récupérer la première, s'adressa à notre camarade René qui, malencontreusement, passait par là pour aller à la fontaine. Mais il s'adressait à quelqu'un qui n'avait pas la moindre disposition pour les langues, pas même pour celle des sourds-muets et qui se contentait de hausser les épaules en signe d'incompréhension totale à toutes les demandes et à toutes les explications. Ce ne fut que chez un Polonais qui eut l'idée malheureuse de s'approcher, qu'il trouva un terrain favorable où il put exercer ses talents de persuasion. La bicyclette fut repêchée et sur les trois personnages de la scène, deux au moins partirent satisfaits.

Le soleil n'avait pas encore pointé à l'horizon que nous foncions dans le brouillard matinal vers Prenzlau.

Roger GAUBERT.
(Dessins de Boris MICHAUD.)

APPEL

Nous serions reconnaissants à tous ceux qui ont de bons souvenirs intéressants, qui connaissent de bonnes histoires ou qui ont des idées originales sur un sujet quelconque, de nous faire parvenir leurs écrits afin que nous les publions dans l'un de nos bulletins.

Nous vous rappelons qu'une tribune libre est ouverte à tous dans « Entre Camarades ».

Déjà nous avons des promesses fermes de nos camarades Kelman, Mercier et Faure. Que d'autres suivent leur exemple !

Nous les remercions d'avance infiniment.

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant : Roger GAUBERT.

I. P. B. (B. Seguin, Impr.), 10, Faub. Montmartre, Paris

Carnet du Mois

NAISSANCES

Nous avons le plaisir de faire part de la naissance de :

Alain, fils de Jean PAPON, 74, rue Rébéval, Paris (19^e).

Françoise, fille de André LAROCHE, 30, rue Aristide-Briand, Abbeville (Somme).

Lucienne-Simone, fille de Armand BONNIN, 20, rue des Provençaux, Argenteuil (S.-et-O.).

Bernard, fils de Marcel HUYGHE, 3, rue des Lilas, bois du Coudray, par Louvres (S.-et-O.).

Evelyne, fille de Roger DUMESNIL, 37, rue Voltaire, à Suresnes (Seine).

Anne-Marie, fille de Jacques AUTIN, 58, avenue de Saint-Cloud, Versailles (S.-et-O.).

Micheline, fille de Michel CANAPLE, 30, rue Denis-Papin, Pantin (Seine).

Renée, fille de Edmond ROUSSEAU, La Foy-de-Vinax, par Saleignes (Charente-Maritime).

Nous adressons nos plus sincères félicitations aux heureux parents et nos souhaits les plus cordiaux aux charmants bébés.

MARIAGES

Notre camarade, Charles DUBUS, à Sannois (Seine-et-Oise) nous fait part de son mariage, le 23 décembre 1946.

Nos félicitations et nos vœux de bonheur.

DÉCÈS

Nous avons la douleur de faire part du décès survenu le 17 décembre 1946 de notre camarade, Claude LEFEVRE, 31, rue Saint-Damien, Luzarches (S.-et-O.).

A sa famille nous adressons l'expression de nos condoléances les plus sincères.

LES ÉVADÉS DE GUERRE

L'Union nationale des Evadés de Guerre demande qu'il lui soit communiqué, d'extrême urgence, les :

noms et adresse
des passeurs français ou étrangers

qui ont aidé à l'évasion de camarades prisonniers. Prière de communiquer le plus de renseignements possible, sur le lieu, la date, etc.

Les renseignements peuvent être communiqués à la Direction générale où nous les centraliserons. Réf. n° 7.

Amis

qui ne savez quel est le montant de votre cotisation et qui ne savez où l'adresser !!!

Apprenez que pour 1947 la cotisation minimum est portée à 150 francs, mais un peu plus sera toujours agréablement accueilli.

UNE SEULE ADRESSE :

AMICALE DU STALAG II C
68, rue de la Chaussée-d'Antin
Compte courant postal 5003.69

Demandes de renseignements

La famille de notre camarade belge, Paul THILMANY, décédé le 3 juin 1945, à Bromberg (Pologne) serait désireuse d'avoir des renseignements sur ce décès et de connaître le lieu d'inhumation.

Nous serions reconnaissants à tous ceux qui étaient présents à Bromberg à ce moment-là, de nous le faire savoir.

Merci d'avance.

Mme veuve BARBOT, aux Briantières-Saint-Pierré-du-Chemin (Vendée) serait heureuse d'entrer en rapport avec un camarade qui aurait assisté aux derniers moments de son mari, Barbot Henri, décédé à l'hôpital de Greifswald.

D'avance, merci.

Mme COLIN, route du Plafond, baraque agricole, à Corcieux (Vosges) désirerait ardemment qu'un camarade de son fils, Henri, du kommando XII/251, tué lors d'un bombardement de Stettin, le 13 mai 1944, lui donne des détails non seulement sur sa mort, mais encore sur ses misères antérieures. Henri Colin vivait dans une chambre avec trois camarades qui seraient les mieux placés pour donner à sa maman toutes les indications qu'elle souhaite connaître. Mme Colin serait également heureuse de savoir ce que sont devenues les affaires personnelles de son fils, notamment une grande flûte et un cahier de chansons.

Nous prions instamment tous les camarades qui auraient quelque indication de vouloir bien la faire parvenir à cette mère éplorée.

D'avance, nous les remercions.

DEMANDES D'ADRESSES

Notre camarade ANGELLIAUME, à Cravantes-Côteaux (Indre-et-Loire) demande si l'on pourrait lui communiquer l'adresse de Legendre Lucien, du kommando XII/230.

Merci.

Notre camarade BRIGOD Marius, à Rougemont, par Aranc (Ain) demande l'adresse de Bry, ex-infirmier du kommando XV/251, ainsi que celle de Victor Condamne, ex-homme de confiance de ce même kommando.

DEMANDES

Il est demandé un régisseur pour ferme de culture de 80 hectares, logé.

Ferme située région de Sens.

Salaire intéressant, fixe et pourcentage à débattre.

Adresser le courrier : Mme Bernard Cormerois, Plessy-Saint-Jean, par Sergines. Tél. : le 4 à Plessy-Saint-Jean. Réf. n° 9.

On demande représentant à la commission pour vente fournitures de bureaux, machines à écrire, etc...

« Modern Mécanic », 33, rue Sadi-Carnot, Bagnolet (Seine). Tél. : Avron 25-30. Réf. 1.045.

DEMANDE D'EMPLOI

Notre camarade Langmand Charles, 37, rue des Saules, à Paris, cherche, d'extrême urgence, une place.

Accepterait d'être : manutentionnaire, employé de bureau, chauffeur.

Envoyer toutes offres : Direction générale, Bureau Secrétariat. Réf. n° 10.

OFFRE D'EMPLOI

Notre camarade PONCHEL nous signale que M. FLAJOULOT, 53, rue Charlot, Paris (3^e), demande quelques ouvriers : hommes, femmes ou jeunes hommes (3 ou 4) pour travail facile dans petite mécanique, spécialiste ou non.

Se présenter à l'adresse sus-indiquée, 4^e étage, de 8 à 12 heures et de 14 à 18 heures.

PETITES ANNONCES

Un de nos camarades propose de donner en gérance ou de vendre un fonds de fleuriste-horticulteur sur la frontière suisse. La propriété est en plein rapport, l'affaire excellente : un demi-hectare de terrain, 116 châssis-serres.

S'adresser à : AVELINE Adrien, 16, rue Léon-Fautrat, Senlis (Oise).

Représentant fonderie d'aluminium (moulages tous modèles au sable, petites coquilles) recherche client.

S'adresser à AERNOUDT Gaston, 59, rue Orfila, Paris (20^e).

Notre camarade ROUGE Pierre cherche dans Paris un local pour monter un atelier de céramique.

Se mettre en rapports avec ROUGE, 78, rue Dutot, Paris (15^e).

Un de nos camarades du Stalag XII A, négociant en vins, serait heureux de faire profiter de ses produits tous les camarades anciens P. G.

C'est : M. Prosper HUC, 25, boulevard Président-Wilson, Bordeaux (Gironde).

Notre ami, Maurice DUFIEF, du Stalag I B, 48, avenue Montaigne, Paris (8^e). Tél. : Elysées 85-68 fait une réduction de 15% à tous les anciens P. G.

Meubles en tous genres : salles à manger, chambres à coucher, sièges, bureaux.